

> FRANÇAIS

Questionnements complémentaires

L'homme est-il maître de la nature ?

Corpus : Le chevalier, entre jardin et forêt

L'opposition entre la nature sauvage et la nature maîtrisée est une perspective pour parcourir la Matière de Bretagne.

Si la symbolique semble évidente, avec d'un côté la forêt, lieu du merveilleux, des créatures maléfiques et donc du Mal, et de l'autre côté le jardin, lieu de la courtoisie, de la spiritualité et donc du Bien – représentation du paradis qui trouve son achèvement dans le cloître des monastères, les textes qui appartiennent à la Matière de Bretagne dessinent un paysage plus complexe. Les forêts et les jardins que parcourent les chevaliers se révèlent ambivalents. Si la forêt est le lieu commun de l'aventure, des adversaires redoutables, pour Yvain comme pour Lancelot, elle est aussi celui de la rencontre amoureuse (Laudine, Viviane). Si la forêt est l'espace où les héros perdent leur humanité – ainsi d'Yvain dans sa folie, elle est aussi le lieu où les héros se retranchent pour échapper à la violence du monde, comme Perceval dissimulé aux dangers de la chevalerie, Tristan et Iseut réfugiés dans la forêt du Morois pour vivre leur amour. Si le verger est associé à la courtoisie, lieu de l'Amour du Roman de la Rose, il devient celui du danger pour Lancelot et Guenièvre ainsi que pour Tristan et Iseut. Plus étonnant, dans Erec et Enéide, de Chrétien de Troyes, le verger nommé « Joie de la Cour » se révèle en réalité le lieu d'une aventure merveilleuse, « un mal trespas » dont les chevaliers ne reviennent pas.

Texte n°1

Je ne sais rien en matière d'aventures,
et je n'en ai jamais entendu parler.
Mais si tu voulais aller jusqu'à une fontaine près d'ici,
tu n'en reviendrais pas sans quelque difficulté
[...]
Près d'ici tu vas tout de suite trouver
un sentier qui t'y mènera.
Va tout droit et suis-le bien,
si tu ne veux pas gaspiller tes pas,
car tu pourrais facilement te fourvoyer :
il y a bien d'autres chemins.
Tu verras la fontaine qui bout,
et qui est pourtant plus froide que du marbre.
Le plus bel arbre que Nature

ait jamais pu faire lui donne de l'ombre.
 Il garde son feuillage par tous les temps,
 car nul hiver ne peut le lui faire perdre.
 Il y pend un bassin en fer,
 attaché à une chaîne qui est si longue
 qu'elle va jusqu'à la fontaine.
 A côté de la fontaine, tu trouveras
 un perron - tu verras bien de quelle sorte,
 mais je ne saurais te le décrire,
 car je n'en ai jamais vu de comparable -
 et, de l'autre côté, une chapelle
 qui est petite mais très belle.
 Si tu veux prendre de l'eau dans le bassin
 et la répandre sur le perron,
 tu verras alors se déchaîner une telle tempête
 qu'aucune bête ne restera dans le bois,
 ni chevreuil, ni daim, ni cerf, ni sanglier.
 Même les oiseaux le quitteront,
 car tu verras une turbulence si puissante -
 du vent, des arbres mis en morceaux,
 de la pluie, du tonnerre et des éclairs -
 que, si tu arrives à t'en sortir
 sans grande peine et sans douleur,
 tu auras plus de chance
 qu'aucun chevalier qui y ait jamais été.
 [...]

Croyez-moi, la fontaine
 bouillait comme de l'eau chaude.
 Le perron était fait d'une seule émeraude
 percée comme un tonneau,
 et dessous il y avait quatre rubis,
 plus flamboyants et plus vermeils
 que le soleil au matin
 quand il paraît à l'orient.
 [...] aussitôt que
 j'eus arrosé la pierre creuse
 avec l'eau du bassin.
 [...] je vis le ciel si perturbé
 que, de plus de quatorze points,
 les éclairs me frappaient les yeux ;
 et les nuages jetaient, pêle-mêle,
 de la neige, de la pluie et de la grêle.
 Il faisait un temps si mauvais et si violent
 que je croyais bien que j'allais mourir
 à cause de la foudre qui tombait autour de moi
 et des arbres qui se brisaient.
 [...]

car le mauvais temps ne dura guère,
 et tous les vents se calmèrent ;
 ils n'osèrent plus souffler dès que Dieu en décida ainsi.
 [...]

Retrouvez Éduscol sur



Dès que l'orage fut tout à fait passé,
 je vis, rassemblés sur le pin,
 une telle quantité d'oiseaux,
 si on veut bien me croire.
 que ni branche ni feuille n'apparaissait
 qui ne fût complètement couverte d'oiseaux :
 et l'arbre n'en était que plus beau !
 Tous les oiseaux sans exception chantaient,
 de façon à former entre eux une harmonie parfaite.
 [...]

Je restai ainsi jusqu'au moment où j'entendis venir
 à ce qu'il me semblait, des chevaliers.
 Je crus bien qu'ils étaient dix,
 tant il y avait de bruit et de vacarme,
 mais en fait c'était un seul chevalier qui s'approchait
 Quand je le vis venir tout seul,
 je resserrai à l'instant même les sangles de mon cheval
 et ne tardai pas à monter en selle ;
 quant à lui, il fonça sur moi plein de rage,
 plus rapide qu'un alérion à l'attaque,
 et d'aspect aussi féroce qu'un lion.
 [...]

nous nous précipitâmes l'un contre l'autre ;
 nous tenions nos écus attachés au bras,
 et chacun se couvrit du sien.
 Le chevalier avait un bon cheval,
 une lance raide, et il avait sûrement
 une tête de plus que moi.
 Ainsi, je me suis retrouvé dans une situation tout à fait catastrophique,
 car j'étais plus petit que lui
 et son cheval était plus puissant que le mien.
 [...]

Je lui donnai le coup le plus fort qu'il me fut possible
 de frapper, sans chercher à l'épargner.
 Je l'atteignis sur la boucle de l'écu,
 et j'y mis toute ma puissance,
 si bien que ma lance éclata en morceaux,
 tandis que la sienne était restée intacte,
 car elle n'était nullement légère.
 Au contraire, elle était plus pesante, à mon avis,
 qu'aucune lance de chevalier :
 je n'en ai jamais vu de plus grosse.
 Et le chevalier m'en donna un tel coup
 qu'il me jeta du cheval
 au sol, par-delà la croupe,
 et m'aplatit à terre.
 Il me laissa humilié et vaincu,
 [...]

Il prit mon cheval et, moi, il me laissa ;
 puis il s'en retourna sur ses pas.

Chrétien de Troyes, *Le Chevalier au lion (Yvain)*, 1180.

Texte n°2

Il marcha tant qu'il se trouva très loin
des tentes et des pavillons.
Alors il lui monte un tourbillon
dans la tête, si puissant qu'il perd la raison ;
puis il déchire ses vêtements et s'en dépouille
et s'enfuit par les champs et les vallées,
laissant ses gens en plein désarroi,
qui se demandent avec étonnement où il peut bien être.
[...]

Il eut suffisamment de raison
pour ravir au valet son petit arc
et les flèches qu'il tenait dans sa main.
Cependant il ne se souvenait plus
de quoi que ce fût qu'il ait pu faire auparavant.
Il guette les bêtes dans les bois,
il les tue, et puis il mange
la venaison toute crue.
Il demeura si longtemps dans la forêt,
comme un homme privé de raison et sauvage.
[...]

L'ermite défrichait.
En voyant s'approcher cet être tout nu,
il put bien se rendre compte, sans le moindre doute.
qu'il était loin d'avoir toute sa raison.
[...]

Après avoir mangé, il se lance encore une fois
dans le bois, et il part en quête de cerfs et de biches.
Et l'homme de bien le craignait beaucoup ;
lorsqu'il le voit partir, il prie Dieu
de le protéger et de le prendre en Sa garde,
de manière à ce qu'il ne vienne plus de son côté,
Mais il n'y a aucune créature qui, si peu de sens qu'elle ait,
ne revienne volontiers
à l'endroit où on lui a fait du bien.
Par la suite, il ne se passa pas un jour entier,
aussi longtemps qu'il fut dans cette démente,
qu'il ne lui apportât quelque bête sauvage
jusque devant sa porte.
Voilà la vie qu'il mena alors.

Chrétien de Troyes, *Le Chevalier au lion (Yvain)*, 1180.

Texte n°3

Le roi les conduit hors de la cité fortifiée
dans un verger proche ;
[...]

Mais je ne dois pas omettre,
sous le prétexte que cela fatiguerait et épuiserait ma langue,
de vous donner du verger une description

véridique, conforme à l'histoire.
 Autour du verger, il n'y avait
 ni mur ni palissade, mais de l'air seulement.
 C'était de l'air qui de toutes parts
 formait par magie la clôture du jardin,
 si bien qu'on ne pouvait y pénétrer,
 sinon en volant par-dessus,
 comme s'il fût tout clos de fer.
 Et tout l'été comme tout l'hiver,
 il y avait là fleurs et fruits mûrs
 et ces fruits, par quelque sortilège,
 se laissaient manger sur place :
 [...]
 jamais n'aurait pu ni revenir à l'entrée
 ni sortir du verger,
 s'il n'avait pas remis le fruit cueilli à sa place.
 Et sous le ciel, il n'y a oiseau qui vole
 et dont le chant plaise à l'homme
 pour le divertir et le réjouir,
 que l'on ne pût y entendre,
 et il s'y trouvait beaucoup de chaque espèce,
 Et la terre, dans toute son étendue,
 ne produit épice ou racine aux vertus curatives
 qu'on ne puisse trouver à foison dans ce verger
 tellement on en avait planté.
 Par une étroite entrée,
 la masse des gens y a pénétré,
 [...]
 Erec chevauchait, la lance en arrêt,
 à travers le verger,
 écoutant avec délice le ramage
 des oiseaux qui y chantaient ;
 ils lui figuraient sa joie,
 ce à quoi il aspirait le plus.
 Mais voici qu'il aperçut une chose étonnante
 qui aurait pu effrayer
 le plus hardi des combattants,
 [...]
 car devant eux, sur des pieux aigus,
 étaient plantés des heaumes luisants et clairs
 et sous la bordure inférieure de chaque heaume
 apparaissait une tête d'homme.
 Mais la rangée se terminait par un pieu
 où il n'y avait encore rien, si ce n'est un cor.
 [...]
 Le roi qui est à ses côtés sur sa droite
 lui en donne l'explication :
 « Ami, dit-il, savez-vous ce que représente
 ce que vous voyez devant vous ?
 Vous devez en être fort effrayé,
 si vous tenez de quelque manière à votre vie,

car cet unique pieu qui se dresse à l'écart
 et où vous voyez pendre ce cor
 a attendu très longtemps,
 mais nous ne savons pas vraiment qui :
 est-ce vous ou quelque autre ?
 Prenez garde que votre tête n'y soit mise,
 car le pieu se dresse dans ce dessein.
 Ne vous en avais-je pas averti,
 avant que vous veniez ici ?
 Je ne pense pas que vous en sortiez jamais,
 sinon mort et déchiqueté,
 car à cette heure nous sommes surs au moins de ceci :
 le pieu attend votre tête.
 S'il arrive qu'elle y soit mise,
 ainsi que la chose est prévue
 depuis le moment où il fut planté,
 un autre pieu sera dressé
 à la suite, pieu qui attendra
 qu'un autre chevalier, je ne sais lequel,
 vienne à son tour.

Chrétien de Troyes, *Erec et Enide*, vers 1165.

Texte n°4

Et lui s'en va le long d'un sentier,
 seul, sans aucune compagnie,
 jusqu'au moment où il découvrit un lit en argent
 couvert d'un drap à liseré d'or,
 à l'ombre d'un sycomore
 et, sur le lit, une demoiselle
 au corps délicat et au visage empreint
 de toutes les grâces imaginables.
 Elle s'était assise là, toute seule.
 [...]
 Erec s'en approche,
 car il voulut la voir de plus près.
 Pendant ce temps, les gens vont s'asseoir
 sous les arbres dans le verger.
 Mais voici qu'arrive un chevalier
 revêtu d'une armure vermeille,
 un chevalier merveilleusement grand,
 et s'il n'avait pas été d'une taille si inquiétante.
 il n'y aurait eu sous le ciel plus bel homme que lui,
 mais il était plus grand d'un pied,
 au dire de tout le monde,
 que nul autre chevalier connu.
 Avant même qu'Erec l'eût vu,
 il l'apostropha : « Vassal ! Vassal !
 Vous êtes fou, sur le salut de mon âme,
 d'avancer vers ma demoiselle.

Votre valeur, que je sache,
ne vous permet pas d'approcher d'elle.
Vous payerez très cher, et aujourd'hui encore,
votre folle audace, je vous le jure sur ma tête,
Arrière!» [...]]

Et vous pouvez être sûr et certain
qu'après cela les brides ne furent plus retenues.
Les deux combattants ne possédaient pas de lances menues,
elles étaient au contraire fortes et avaient les arêtes vives,
nullement polies,
ce qui les rendait rigides et résistantes.
Sur les écus ils échangent
de leurs fers tranchants des coups si violents
que les lances passent au travers des boucliers luisants
sur la profondeur d'une toise.
[...]]

Tous deux reviennent alors à la charge,
s'élançant selon les règles
l'un contre l'autre, la lance droite ;
et ils se donnent avec la force du désespoir de tels coups
que l'une et l'autre lance volent en éclats
et que les chevaux s'écroulent sous eux.
[...]]

Les voilà à pied au milieu du verger,
ils reprennent alors le combat :
de leurs vertes épées en acier viennois
ils assènent des coups si puissants et si destructeurs
sur les heaumes clairs et luisants,
qu'ils les mettent tout en pièces
et que devant leurs yeux jaillissent des étincelles.
Ils ne sauraient se donner plus de peine
à se maltraiter et à se rudoyer
qu'ils ne le font dans cette épreuve.
Tous deux se livrent des assauts féroces
de leurs pommeaux dorés et de leurs tranchants,
Ils se sont tant martelé les dents,
les joues et le nez,
les poings et les bras et bien plus encore
les tempes, la nuque et le cou,
que tous leurs os en sont endoloris.
Qu'ils souffrent et qu'ils sont épuisés !
Et pourtant ils ne sont pas près d'abandonner,
mais ne font que multiplier leurs efforts.
Leurs yeux sont brouillés par la sueur
mêlée de sang qui coule goutte à goutte,
si bien qu'ils n'y voient plus guère.
[...]]

Comme ils sont aveuglés
au point de ne plus rien voir,
ils laissent tomber au sol leur écu,
avant de s'empoigner avec folle rage.

Ils se tirent si violemment l'un l'autre
qu'ils tombent sur leurs genoux.
Dans cette position ils luttent longtemps,
jusqu'au-delà de l'heure de none,
et le grand chevalier est si épuisé
qu'il est tout hors d'haleine.
Erec le mène à sa guise,
le traîne et le tire, au point qu'il
lui a rompu tous les lacets de son heaume
et le courbe à ses pieds.
L'autre tombe face en avant, la poitrine contre terre,
et n'a plus la force de se relever.
Quoi qu'il lui en coûte,
il lui faut dire et reconnaître :
« Vous m'avez vaincu, comment le nier ? »
Chrétien de Troyes, *Erec et Enide*, vers 1165.

Texte n°5

Vous entendrez maintenant ce qui m'a retenu
si longtemps dans ce verger.
[...]
Cette demoiselle assise là
m'aima dès l'enfance, et je l'aimai en retour.
L'un et l'autre y trouvions notre plaisir
et l'amour crût et gagna en perfection
jusqu'au jour où elle me demanda
un don, mais sans le nommer.
Qui pourrait rien refuser à son amie ?
N'est pas ami celui qui ne fait pas
sur-le-champ toutes les volontés de son amie,
sans rien négliger et sans se ménager,
dès lors qu'il en a la possibilité.
Je l'assurai donc de faire sa volonté
[...]
Je lui promis, mais quoi ? Je ne le sus.
Puis voilà qu'arriva le jour où je devins chevalier :
le roi Evrain, dont je suis le neveu,
m'adouba en présence de nombreux gentilshommes
dans ce verger où nous nous trouvons maintenant
Ma demoiselle qui est assise là
me rappela aussitôt ma parole,
me disant que je lui avais promis
de ne jamais quitter ce verger,
avant que n'y arrivât un chevalier
qui pût me vaincre par les armes.
[...]
Ainsi, ma demoiselle pensa
me retenir pour un long séjour,
car elle n'imaginait pas qu'un jour viendrait

où devait pénétrer dans ce verger
 un chevalier capable de me vaincre ;
 c'est pourquoi elle crut pouvoir sans difficulté
 me retenir prisonnier à ses côtés
 aussi longtemps que j'aurais à vivre.
 Pour ma part, ma conduite aurait été déloyale,
 si je n'avais pas fait tout mon possible
 pour vaincre tous les chevaliers
 qui étaient à ma portée :
 combien déshonorante eût été alors ma délivrance !
 [...]

A présent, je vous ai dit la vérité
 et, sachez-le bien, ce n'est pas un piètre
 honneur que vous venez de conquérir.
 En quelle grande joie vous avez mis
 la cour de mon oncle et mes amis,
 parce qu'est arrivée l'heure de me libérer de ce verger !

Chrétien de Troyes, *Erec et Enide*, vers 1165.

Texte n°6

il advint qu'un matin Fénice
 entendit chanter le rossignol.
 Un bras autour de la taille, l'autre autour du cou,
 Cligès l'enlaçait avec douceur
 et elle lui pareillement.
 Elle lui a dit : « Cher et doux ami,
 prendre du bon temps,
 dans un verger me ferait du bien.
 Je n'ai vu briller lune ni soleil
 depuis plus de quinze bons mois.
 S'il se pouvait, j'aurais plaisir
 à voir dehors la lumière du jour,
 car je suis claustrée dans cette tour.
 S'il existait près d'ici un verger
 où je puisse aller me distraire,
 cela me ferait souvent grand bien.
 [...]

et il va ouvrir une porte,
 mais je ne saurais vous décrire
 la façon dont elle était faite.
 Lui seul était capable de la faire.
 Personne n'aurait eu l'idée
 qu'il y eût là ouverture ou fenêtre,
 aussi longtemps que la porte était fermée
 tant elle était bien camouflée.
 [...]

Par la porte elle entre dans le verger
 qui est conforme à ses désirs.
 Au milieu du verger se trouvait une ente

chargée de fleurs et d'un riche feuillage
qui s'évasait largement vers le bas.
On avait conduit les branches
de façon qu'elles retombent vers le sol
et touchent presque terre,
tandis que la cime, au départ des branches,
s'élevait en droite ligne.

[...]

sous l'arbre était le pré,
plein d'agrément et de beauté :
le soleil n'est jamais si chaud
quand il est au plus haut, à midi,
qu'un de ses rayons y puisse passer.

[...]

C'est là que Fénice passe le temps
et qu'elle a fait un lit pour la journée.
Là ils se livrent à la joie et au plaisir.

Tout autour le verger est clos
d'un haut mur attenant à la tour.

Personne n'y pouvait entrer
sans monter d'abord par la tour.

Fénice vit dans le bonheur.

Rien ne vient gâter son plaisir
et rien ne manque à ses désirs,
quand sous les fleurs et les feuillages,
elle tient librement embrassé son ami.

[...]

il arriva qu'un chevalier de Thrace,

[...]

était un jour allé au gibier
de ce côté, tout près de la tour.

[...]

L'épervier avait pris son essor,
après avoir manqué une alouette.
Ce serait jouer de malchance
pour Bertrand, s'il perdait son épervier,
Au pied de la tour, dans le verger,
il l'a vu descendre et se poser.

[...]

Il s'agrippe aussitôt au mur
et réussit à passer de l'autre côté.
Sous l'ente, il voit dormir ensemble
Fénice et Cligès, nue à nu.

« Mon Dieu, fait-il, que m'est-il arrivé ?

Quelle est la merveille que je vois ?

N'est-ce pas Cligès ? Oui, pour sûr.

N'est-ce pas l'impératrice avec lui ?

[...]

A cet instant, une poire se détache,
tombe, près de l'oreille de Fénice.

Elle sursaute et se réveille,

elle crie en voyant Bertrand :
 «Ami, ami, nous sommes morts !
 Voici Bertrand ! S'il vous échappe,
 le piège se referme sur nous.
 Il va dire qu'il nous a vus. »

Chrétien de Troyes, *Cligès*, 1176.

Texte n°7

Derrière le château de Tintagel, un verger s'étendait, vaste et clos de fortes palissades. De beaux arbres y croissaient sans nombre, chargés de fruits, d'oiseaux et de grappes odorantes. Au lieu le plus éloigné du château, tout auprès des pieux de la palissade, un pin s'élevait, haut et droit, dont le tronc robuste soutenait une large ramure. À son pied, une source vive : l'eau s'épandait d'abord en une large nappe, claire et calme, enclose par un perron de marbre ; puis, contenue entre deux rives resserrées, elle courait par le verger et, pénétrant dans l'intérieur même du château, traversait les chambres des femmes. Or, chaque soir, Tristan, par le conseil de Brangien, taillait avec art des morceaux d'écorce et de menus branchages. Il franchissait les pieux aigus, et, venu sous le pin, jetait les copeaux dans la fontaine. Légers comme l'écume, ils surnageaient et coulaient avec elle, et, dans les chambres des femmes, Iseut épiait leur venue. Aussitôt, les soirs où Brangien avait su écarter le roi Marc et les félons, elle s'en venait vers son ami.

Elle s'en vient, agile et craintive pourtant, guettant à chacun de ses pas si des félons se sont embusqués derrière les arbres. Mais, dès que Tristan l'a vue, les bras ouverts, il s'élançait vers elle. Alors la nuit les protège et l'ombre amie du grand pin.

[...]

Le roi fit ainsi, contre son cœur. La nuit tombée, il laissa ses veneurs dans la forêt, prit le nain en croupe, et retourna vers Tintagel. Par une entrée qu'il savait, il pénétra dans le verger, et le nain le conduisit sous le grand pin.

« Beau roi, il convient que vous montiez dans les branches de cet arbre. Portez là-haut votre arc et vos flèches : ils vous serviront peut-être. Et tenez-vous coi : vous n'attendrez pas longuement. »

[...]

Cette nuit, la lune brillait, claire et belle. Caché dans la ramure, le roi vit son neveu bondir par-dessus les pieux aigus. Tristan vint sous l'arbre et jeta dans l'eau les copeaux et les branchages. Mais, comme il s'était penché sur la fontaine en les jetant, il vit, réfléchi dans l'eau, l'image du roi. Ah ! s'il pouvait arrêter les copeaux qui fuient ! Mais non, ils courent, rapides, par le verger. Là-bas, dans les chambres des femmes, Iseut épiait leur venue ; déjà, sans doute, elle les voit, elle accourt. Que Dieu protège les amants ! Elle vient. Assis, immobile, Tristan la regarde, et, dans l'arbre, il entend le crissement de la flèche, qui s'encoche dans la corde de l'arc.

Elle vient, agile et prudente pourtant, comme elle avait coutume. « Qu'est-ce donc ? pense-t-elle. Pourquoi Tristan n'accourt-il pas ce soir à ma rencontre ? aurait-il vu quelque ennemi ? » Elle s'arrête, fouille du regard les fourrés noirs ; soudain, à la clarté de la lune, elle aperçut à son tour l'ombre du roi dans la fontaine. Elle montra bien la sagesse des femmes, en ce qu'elle ne leva point les yeux vers les branches de l'arbre :

« Seigneur Dieu ! dit-elle tout bas, accordez-moi seulement que je puisse parler la première ! » Elle s'approche encore. Écoutez comme elle devance et prévient son ami :

« Sire Tristan, qu'avez-vous osé ? M'attirer en tel lieu, à telle heure ! Maintes fois déjà vous m'aviez mandée, pour me supplier, disiez-vous. Et par quelle prière ? Qu'attendez-vous de moi ? Je suis venue enfin, car je n'ai pu l'oublier, si je suis reine, je vous le dois. Me voici donc : que voulez-vous ?

– Reine, vous crier merci, afin que vous apaisiez le roi ! »

Joseph Bédier, *Le roman de Tristan et Iseut*, 1900.

Texte n°8

Au fond de la forêt sauvage, à grand ahan, comme des bêtes traquées, ils errent, et rarement osent revenir le soir au gîte de la veille. Ils ne mangent que la chair des fauves et regrettent le goût de sel. Leurs visages amaigris se font blêmes, leurs vêtements tombent en haillons, déchirés par les ronces. Ils s'aiment, ils ne souffrent pas.

Un jour, comme ils parcouraient ces grands bois qui n'avaient jamais été abattus, ils arrivèrent par aventure à l'ermitage du Frère Ogrin.

[...]

– Me repentir, sire Ogrin ? De quel crime ? Vous qui nous jugez, savez-vous quel boire nous avons bu sur la mer ? Oui, la bonne liqueur nous enivre, et j'aimerais mieux mendier toute ma vie par les routes et vivre d'herbes et de racines avec Iseut, que sans elle être roi d'un beau royaume.

[...]

Iseut se releva ; ils se prirent par les mains. Ils entrèrent dans les hautes herbes et les bruyères ; les arbres refermèrent sur eux leurs branchages ; ils disparurent derrière les frondaisons.

[...]

L'été s'en va, l'hiver est venu. Les amants vécurent tapis dans le creux d'un rocher : et sur le sol durci par la froidure, les glaçons hérissaient leur lit de feuilles mortes. Par la puissance de leur amour, ni l'un ni l'autre ne sentit sa misère.

Mais quand revint le temps clair, ils dressèrent sous les grands arbres leur hutte de branches reverdies. Tristan savait d'enfance l'art de contrefaire le chant des oiseaux des bois ; à son gré, il imitait le loriot, la mésange, le rossignol et toute la gent ailée ; et, parfois, sur les branches de la hutte, venus à son appel, des oiseaux nombreux, le cou gonflé, chantaient leurs lais dans la lumière. Les amants ne fuyaient plus par la forêt, sans cesse errants ; car nul des barons ne se risquait à les poursuivre, connaissant que Tristan les eût pendus aux branches des arbres.

Joseph Bédier, *Le roman de Tristan et Iseut*, 1900.

Annexe

Ce jardin ainsi livré à lui-même depuis plus d'un demi-siècle était devenu extraordinaire et charmant. Les passants d'il y a quarante ans s'arrêtaient dans cette rue pour le contempler, sans se douter des secrets qu'il dérobaient derrière ses épaisseurs fraîches et vertes. Plus d'un songeur à cette époque a laissé bien des fois ses yeux et sa pensée pénétrer indiscrètement à travers les barreaux de l'antique grille cadénassée, tordue, branlante, scellée à deux piliers verdis et moussus, bizarrement couronnée d'un fronton d'arabesques indéchiffrables.

Il y avait un banc de pierre dans un coin, une ou deux statues moisies, quelques treillages décloqués par le temps pourrissant sur le mur ; du reste plus d'allées ni de gazon ; du chiendent partout. Le jardinage était parti, et la nature était revenue. Les mauvaises herbes abondaient,

aventure admirable pour un pauvre coin de terre. La fête des giroflées y était splendide. Rien dans ce jardin ne contrariait l'effort sacré des choses vers la vie ; la croissance vénérable était là chez elle. Les arbres s'étaient baissés vers les ronces, les ronces étaient montées vers les arbres, la plante avait grimpé, la branche avait fléchi, ce qui rampe sur la terre avait été trouver ce qui s'épanouit dans l'air, ce qui flotte au vent s'était penché vers ce qui se traîne dans la mousse ; troncs, rameaux, feuilles, fibres, touffes, vrilles, sarments, épines, s'étaient mêlés, traversés, mariés, confondus ; la végétation, dans un embrassement étroit et profond, avait célébré et accompli là, sous l'œil satisfait du créateur, en cet enclos de trois cents pieds carrés, le saint mystère de sa fraternité, symbole de la fraternité humaine. Ce jardin n'était plus un jardin, c'était une broussaille colossale, c'est-à-dire quelque chose qui est impénétrable comme une forêt, peuplé comme une ville, frissonnant comme un nid, sombre comme une cathédrale, odorant comme un bouquet, solitaire comme une tombe, vivant comme une foule.

Victor Hugo, *Les Misérables*, 1862.

Retrouvez Éduscol sur

